

compassion facile et dégradante, mais bien reconnaissance de l'autre comme un possible soi-même. C'est ici que l'ouvrage militant, dénonçant l'indifférence ou l'habitude qui conduit à fermer les yeux sur la souffrance des plus pauvres, qu'ils soient ceux du XVIII<sup>e</sup> ou du XXI<sup>e</sup> siècle, devient un outil de résistance à cette déchirure qui habite notre corps social moderne et contemporain. En signifiant la nécessaire solidarité et l'exigence d'empathie qu'implique l'expérience de la souffrance, Arlette Farge tisse un fil assez solide pour renouer les deux bords de la plaie, pour recoudre cette déchirure qui balafre depuis trop longtemps le visage de notre être-ensemble.

Alexandre Klein  
Université d'Ottawa

FRENETTE, Yves, Étienne RIVARD et Marc ST-HILAIRE (dir.) – *La francophonie nord-américaine*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, 304 p.

Les directeurs de ce bel atlas se sont posé un grand défi : celui de retracer tous « les locuteurs du français et l'aire dessinée par leur répartition changeante sur le continent » depuis le XVII<sup>e</sup> siècle (p. 1). L'ouvrage, qui fait partie de la collection « Atlas historique du Québec », est ainsi le premier de la série à inscrire la réalité québécoise dans un cadre continental, tout en préservant les qualités pour lesquelles la collection est déjà connue : rigueur et accessibilité de l'analyse pluridisciplinaire, attention à l'aspect visuel sous la forme de nombreuses cartes et illustrations bien choisies.

Il faut dire d'emblée que le concept de la francophonie est anachronique en ce qui concerne la présence française en Amérique du Nord. Le mot « francophonie », inventé par le géographe français Onésime Reclus, date de 1880, ou l'époque du second empire colonial français, et il est courant aujourd'hui grâce à l'Organisation internationale de la Francophonie, fondée en 1970. Il est donc né dans un contexte français colonial et postcolonial. Transférée au contexte nord-américain, l'idée de la francophonie nous encourage rétrospectivement à considérer ensemble toutes les multiples et diverses communautés francophones, aux origines géographiques, socioculturelles et même linguistiques parfois très distinctes, qui ont vu le jour entre le XVII<sup>e</sup> et le XXI<sup>e</sup> siècles. C'est ce que fait, et de façon généralement très compétente, la grande équipe internationale qui a collaboré à cet atlas.

Organisé en cinq chapitres chronologiques, l'ouvrage privilégie les thèmes de la migration, du peuplement et de l'occupation du territoire comme fils conducteurs de la synthèse géohistorique. Les institutions créées par les migrants et leurs représentations identitaires sont moins centrales, sans être négligées pour autant. Chaque chapitre se compose de plusieurs articles axés soit sur un lieu d'accueil, soit sur un groupe migrant ou ses activités. L'échelle d'analyse varie de locale à continentale, ce qui crée parfois une certaine inégalité dans la présentation.

Le chapitre sur les « premiers foyers du peuplement, 1604-1763 », met l'accent sur la diversité de migrants trop souvent vus comme homogènes. Outre les débuts de l'Acadie et de la colonie laurentienne, les articles racontent l'histoire des Français à Terre-Neuve et dans le golfe, dans la région des Grands Lacs (y compris la formation de communautés métisses bilingues), en Louisiane (dont l'arrivée de 6 000 Wolofs et Bambaras obligés de se franciser) et aux Treize Colonies (4 000 huguenots dont quelques centaines de Wallons et de Suisses) aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Je n'ai qu'une erreur à relever dans cette excellente synthèse des recherches récentes : Jean de Biencourt de Poutrincourt, nommé gouverneur d'Acadie en 1608, n'était pas huguenot mais catholique.

Le deuxième chapitre, intitulé « La frontière commerciale et agricole, 1763-1860 », souligne l'expansion de l'espace francophone. D'un côté, il y a la tradition de mobilité géographique qui crée un énorme « croissant créole » et franco-métis au milieu du continent. De l'autre, il y a l'apport de courants migratoires nouveaux : Acadiens dispersés par le Grand Dérangement, émigrés fuyant la Révolution française, réfugiés blancs et noirs de la Révolution haïtienne. C'est le prélude à l'époque traitée dans le chapitre central, celle des « grandes migrations », de 1860 à 1920.

Ce troisième chapitre est de loin le plus long, à l'image de l'ampleur des mouvements qu'il décrit. Quelques articles examinent des populations francophones établies, par exemple, sur les terres métisses, en Louisiane ou dans les Maritimes (y compris Saint-Pierre et Miquelon mais à l'exception de Terre-Neuve), mais la plupart se préoccupent des populations immigrantes. On fait successivement le tour des Canadiens français qui s'établissent en Nouvelle-Angleterre, dans le Midwest américain, en Ontario et dans l'Ouest canadien avant d'aborder l'histoire des immigrants français et franco-européens en Amérique du Nord. Plusieurs articles sur les institutions créées par les immigrants francophones font voir le contraste entre le dynamisme des populations nouvellement arrivées et l'étiollement d'anciennes populations submergées par des vagues migratoires non francophones.

À mon avis, les deux derniers chapitres sont les moins réussis. Il s'agit des « années de transition » de 1920 à 1960 et des « reconfigurations » de 1960 à nos jours. Le quatrième chapitre fait le bilan de la francophonie canadienne entre 1920 et 1960 (y compris à Terre-Neuve), mais laisse tomber les francophones des États-Unis parce que « leur américanisation est presque achevée » (p. 210). C'est peut-être le cas, mais selon les données des recensements, les États-Unis regroupent toujours 30 % de la population de langue maternelle française en Amérique du Nord en 1940, contre 57 % pour le Québec et 13 % pour le reste du Canada (p. 209). L'évolution de cette population de 1,4 million ne mérite-elle pas d'être examinée au même titre que celle des habitants de trois petits villages isolés sur la côte ouest de Terre-Neuve?

C'est donc avec surprise que l'on lit, dans le dernier chapitre, que la Louisiane figure aujourd'hui parmi « les principaux foyers » de la francophonie, au même titre que le Québec et l'Acadie (p. 281). Les auteurs de l'article sur les « stratégies identitaires louisianaises » parlent de « la Renaissance francophone »

contemporaine, mais il s'agit plutôt de la promotion commerciale et touristique de l'héritage français (cuisine, musique), point à la ligne. Certes, le Conseil pour le développement du français en Louisiane (CODOFIL) est fondé en 1968 pour « inciter les Louisianais à apprendre et transmettre le français en les convaincant des bénéfices économiques qu'ils peuvent en tirer » (p. 245), et il crée dans les années 1990 un programme d'immersion qui dessert 3 000 élèves en 2009. Pourtant, selon les données du recensement fédéral de 2010 (pas citées dans l'atlas), il y a 1,2 million d'élèves en Louisiane, et 91,2 % des Louisianais ne parlent que l'anglais (3,5 % parlent espagnol et 3,9 % toutes les autres langues indo-européennes prises ensemble). Malgré le rêve de la survivance, la Louisiane n'est plus francophone au XXI<sup>e</sup> siècle.

Les articles sur le Canada soulignent à la fois la fragmentation et la provincialisation de la francophonie traditionnelle et la création d'une nouvelle francophonie issue de l'immigration. La conclusion décrit la mission du Centre de la francophonie des Amériques, fondé à Québec en 2008 « dans le but de promouvoir la francophonie par la mise en réseau de communautés francophones et francophiles à l'échelle continentale » (p. 285), y compris en Amérique latine.

Je conclurai en rappelant que cet excellent atlas rassemble en un seul lieu une quantité énorme de données sur un vaste sujet, et cela dans un format accessible et avenant. *La francophonie nord-américaine* est une référence incontournable à laquelle on reviendra souvent et avec plaisir.

Leslie Choquette

*Institut français, Assumption College*

GARNIER, Guillaume – *L'oubli des peines. Une histoire du sommeil (1700-1850)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, 409 p.

Dans ce livre issu d'une thèse, Guillaume Garnier aborde un sujet neuf avec une périodisation longue et avec une approche d'histoire sociale qui n'avait pas été tentée à une telle échelle sur ce type de sujet. Garnier s'inscrit dans une historiographie française, qui s'est intéressée à l'histoire de la nuit (Alain Cabantous, Simone Delattre), des délits nocturnes (Dominique Kalifa, Jean-Marc Berlière), des cultures matérielles liées au sommeil (Pascal Dibie, Michelle Perrot), et du corps (Georges Vigarello). La synthèse proposée par Garnier porte sur le corps endormi envisagé dans trois parties portant respectivement les titres séduisants mais un peu énigmatiques : « Sommeil repos des êtres, sommeil toi le plus doux des dieux », « Trouver son sommeil », « Réussir à dormir ». Les sources primaires imprimées mobilisées par le livre conjuguent références à des ouvrages médicaux, à des traités de civilité et de piété, à de la littérature autobiographique entendue au sens large.

L'originalité de Garnier est d'exploiter des archives judiciaires poitevines ayant trait à des délits nocturnes pour en extraire des témoignages inédits concernant les